

Entre Occident et Orient: hégémonies et dominations en Europe Centrale

Ioan-Aurel Pop

*L'Europe a été une idée
changeante tout au long
du temps, pareillement à la
réalité correspondante.*

Ioan-Aurel Pop

Professeur à l'Université "Babeş-Bolyai", directeur du Centre d'Etudes Transylvaines de Cluj.

Spécialiste en histoire médiévale de la Roumanie et en histoire des institutions médiévales de l'Europe Centrale. Auteur des volumes: "Instituții medievale românești" (Institutions médiévales roumaines), 1991, "Romanians and Hungarians from 9th to the 14th Century", 1996.

De nos jours elle représente, de certains points de vue, une unité, bien qu'il y ait des spécialistes qui croient distinguer dans le cadre de notre continent cinq grands "paysages": l'Europe du Nord, l'Europe de l'Ouest, l'Europe Centrale, l'Europe de l'Est et l'Europe Méditerranéenne (du Sud)¹. Certains englobent en Europe de l'Est tous les pays de l'Europe Centrale qui sont arrivés, après 1944-1945, sous l'influence soviétique, tandis que d'autres parlent de l'Europe du Sud-Est, de l'Europe Balkanique ou de l'Europe Orthodoxe, comme si elles étaient des entités quasi-identiques et ne représentaient pas de composantes trop honorables de "l'Europe civilisée" (Occidentale). Il est cependant difficile de délimiter quelques-unes de ces partitions (l'Europe Centrale surtout) et leur existence est parfois insaisissable dans un temps révolu. Cependant l'Europe a connu dès le début une certaine bipolarité, car la communauté européenne a été créée sur deux pylônes: le premier est le classicisme gréco-latin, le second est le christianisme². La synthèse culturelle gréco-latine ne put pas complètement unir la tradition grecque, typique-

ment orientale, à celle romaine, spécifique à l'Occident et le christianisme a approfondi, au fur et à mesure, – surtout après le IV^e siècle – la séparation entre Constantinople et Rome, fait devenu officiel par le grand schisme de 1054. Pendant le premier millénaire de l'ère chrétienne, l'Europe a été une idée latente, non une réalité. La christianisation d'un grand nombre de peuples et de populations, qui ont complété relativement tard la carte ethno-politique de notre continent, s'est produite d'ailleurs vers la fin du I^{er} millénaire et même au début du II^e. Pendant les années 60 du XX^e siècle, certains savants célébraient "le millénaire de l'Europe", en pensant certainement au moment 962, lorsque Otto I^{er} recevait le titre de "Imperator et Augustus" à Rome³.

A la veille de l'an 1000, les deux parties du continent, à savoir l'Occident et l'Orient, étaient clairement visibles. L'Orient proclamait une longue ascendance dans le temps, à des époques mythiques, quand le terme même d'Europe est né dans la langue grecque, ainsi que le monde d'Homer, la Grèce classique, l'Empire Macédonien, le hellénisme, la conquête romaine, l'ascendant culturel par rapport à l'Occident ("Graecia capta cepit ferum victorem"), la genèse du christianisme, le transfert de la capitale du monde à Constantinople et le Commonwealth byzantin. L'Occident venait avec l'idée d'une Rome éternelle, la vraie capitale d'un empire tricontinental qui s'étendait des sables brûlants de l'Afrique jusqu'aux brouillards froids de la Britannia et de l'Océan Atlantique jusqu'au Tigre et à l'Euphrat; il venait avec l'héritage accablant de St. Pierre, avec la tradition impériale de l'époque de gloire, d'Auguste à Trajan, avec la synthèse romaine-allemande, source de vitalité et de créativité⁴. La plupart de ces idées-force n'étaient pas purement européennes, mais elles se sont finalement concentrées en Europe et ont donné un contenu à la notion adjacente. L'Eglise s'est adaptée aussi à cette séparation et l'a même accentuée. Il y eurent, bien sûr, des tentatives de diminution et même d'annulation de la césure continentale, mais elles n'ont pas enregistré de grands succès.

Il semblait que dans cette dichotomie (Europe Occidentale – Europe Orientale) il n'y eût plus de place pour un troisième "monde", pour une autre Europe, appelée "Centrale", bien que les témoins attentifs y aient remarqué assez tôt certaines particularités d'une zone d'interférence. Par exemple, quelques peuples slaves, qui ont été au début attachés à l'espace oriental et à la masse slave unitaire, ont adopté la foi de rite occidental et le latin comme langue liturgique et langue culturelle. Ainsi, les Tchèques, les Slovaques et même les Polonais, non définis encore du point de vue de l'ethnogenèse, ont été partiellement christianisés sous forme orientale par les frères Cyrille et Méthode, pendant la seconde moitié du IX^e siècle. Ce n'est que plus tard qu'ils s'orientèrent clairement vers l'Occident. Les Hongrois, d'origine finno-ougrienne, arrivés de l'Est, de l'Asie et établis en 896 au centre de l'Europe, ont été christianisés vers l'an 1000, essentiellement sous forme occidentale (après un timide prologue oriental), mais ont oscillé pendant deux siècles entre Rome et Byzance et ont inclus dans leur royaume une immense

population orthodoxe. Avant la grande invasion mongole il y avait en Hongrie environ 600 monastères orthodoxes⁵, par rapport à 200 monastères catholiques, et le fait que plus d'un tiers de la population du royaume était, vers 1380, de rite occidental fut considéré comme un grand succès⁶. Le reste de la population était en majorité orthodoxe (à côté d'un nombre infime d'islamiques, de mosaïques, de bogomiles, etc.). La composition ethno-confessionnelle de la Pologne médiévale n'était point plus homogène, surtout que les Lituanais (qui vécurent pour un certain temps en union politique avec les Polonais) ne passèrent au christianisme que vers la fin du XIVe siècle. Les Roumains se trouvaient aussi dans une situation paradoxale, étant considérés "une enclave latine aux portes de l'Orient", "une énigme" ou "un miracle"⁷. Les Roumains sont un peuple néolatin, mais sont situés à l'extrémité orientale de l'ensemble des peuples romans et sont isolés du reste de la latinité dès la période de leur ethnogenèse et glotogenèse. Ils ont hérités des traditions romaines dans un monde devenu byzantin-slave et ont été christianisés dans la langue latine, pendant le Ier millénaire, étant inclus par la suite, comme organisation ecclésiastique et comme rite, dans le monde orthodoxe. Cependant sur le territoire habité par les Roumains (et par d'autres ethnies) ont fonctionné à partir du XIe siècle des évêchés de rite romain aussi, qui ont perpétué leur existence jusqu'à présent⁸. La subordination hiérarchique des églises roumaines à Byzance n'a eu lieu de façon définitive qu'au XIVe siècle, suite à une rivalité acerbe entre les deux centres européens du christianisme. A partir du XVIe siècle, la Réforme religieuse a compliqué davantage la carte de toute cette zone. Les peuples et les populations qui sont généralement considérés central-européens comprennent les Autrichiens, les Tchèques, les Slovaques, les Polonais, les Hongrois, les Slovénes, les Croates, les Roumains, les Lettons, les Lituanais, les Estoniens, bien que la plupart d'entre eux gravitent parfois vers d'autres espaces de civilisation aussi.

Du point de vue ethnique et confessionnel le centre de l'Europe n'est donc pas homogène; tout au contraire, il s'agit d'une zone de profondes interférences, mais ce sont justement ces interférences qui lui confèrent une personnalité à part⁹. Sous aspect politique, l'Europe Centrale a été généralement subordonnée, il y a un millénaire déjà, à des Etats puissants. Vers la fin du Ier millénaire, plus précisément vers le IXe siècle, la zone du Moyen Danube et du Bas Danube se trouvait sous l'influence byzantine et bulgare. Toute une série d'Etats en cours de formation de Pannonie et de Transylvanie étaient sous la souveraineté de Byzance et la christianisation de la Moravie a commencé par l'oeuvre des frères Constantin (Cyrille) et Méthode, partis de Thessalonique (c'est-à-dire des Balkans). Le monde byzantino-slave semblait dominer jusqu'au Moyen Danube.

A partir du Xe siècle, la force hégémonique la plus importante de cette zone a été l'Empire Romain-Allemand¹⁰, qui comprenait de vastes régions de l'Europe Centrale de l'ouest (les pays autrichiens, les pays tchèques); le royaume de Hongrie est né sous la protection et la tutelle de l'empereur allemand et la Pologne a vécu

plusieurs siècles de confrontations avec les Teutons. Par la grande action appelée “Drang nach Osten”, une masse impressionnante de colons allemands, ruraux et urbains, arrivés dans des groupes compacts ou de façon individuelle et guidés par les *locatores*, se sont établis au fur et à mesure en Tchéquie, en Hongrie, en Pologne ou dans les Pays Roumains. Aux XIIe-XIIIe siècles, l'Europe Centrale était sous l'hégémonie allemande et la pression de l'Empire Romain-Allemand était particulière dans cette zone.

Une autre force d'annexion dans cette région a été l'Etat médiéval hongrois. Il est né vers l'an 1000 dans la Plaine Pannonique, à l'aide de l'Empire Romain-Allemand et a englobé au fur et à mesure (généralement par la force), jusqu'au XIVe siècle, de vastes régions du Moyen Danube jusqu'à la Mer Adriatique et des Carpates Boisées jusqu'à la rivière Sava. Dans ce royaume à mission apostolique ont été inclus différents peuples et populations, tels des Slovaques, Ruthènes, Croates, Serbes, Roumains, Bulgares, Allemands, Sicules, Pétchéngues, Coumans, Dalmatiens, Italiens. Pour justifier l'assujettissement et l'annexion de ces ethnies, les Hongrois ont fait appel à l'échafaudage “de la théorie de la Sainte Couronne”, groupage d'idées hégémoniques et élitaires-religieuses explicables jusqu'en 1526, mais totalement anachroniques pendant les XVIIe-XXe siècles, quand elles ont été perpétuées après l'inclusion de la Hongrie à l'Autriche et à l'Autriche-Hongrie.

A un moment-donné, pendant le XIVe siècle (1370-1382), cet Etat d'environ 300.000 km carrés est entré en union personnelle avec la Pologne et son roi a temporairement dominé presque toute l'Europe Centrale. Des souverains d'origine polonaise ont parfois régné sur le trône de la Hongrie et des rois d'origine hongroise sur celui de la Pologne. De telles interférences, altérées souvent en rivalités, ont été enregistrées entre les dynasties polonaise et tchèque et hongroise et tchèque. En 1335, à Visegrad, les souverains des trois royaumes central-européens (polonais, hongrois et tchèque) ont conclu une entente avec des arrangements dynastiques et territoriaux, pour atténuer certains conflits graves qui avaient éclaté entre eux. L'accord de Visegrad n'a nullement contribué au renforcement de l'unité de l'Europe Centrale, car les intérêts des trois protagonistes étaient pour la plupart divergents. Le royaume hongrois était un pion avancé de la papauté, un Etat qui, sous prétexte d'une “mission apostolique” poursuivait constamment l'extension de ses frontières, jusqu'à la Mer Noire, par les Pays Roumains, ensuite vers la Bulgarie, la Serbie et le monde russo-ukrainien. Le succès semblait être assuré après 1204 quand, suite à la conquête de Constantinople par “les Latins”, l'Occident parvint formellement à dominer le monde byzantin aussi. A ce moment, du point de vue de la papauté, “le schisme” était liquidé par la force et l'Europe semblait être unifiée. Ce fut cependant une illusion car, après 50 ans (1204-1261), ce qui s'appelait prétentieusement l'Empire Latin de Constantinople s'est écroulé. Vers la moitié du XIIIe siècle, cette confrontation entre l'Occident et l'Orient pour l'espace de l'Europe Centrale et pour les Balkans faillit conférer la victoire à un troisième compétiteur, à savoir l'Empire Mongole¹¹. Les hordes tatares-mongoles, incitées par la provocation du monde catholique occidental, partirent en 1236 vers

l'Europe et, en 1241-1242, elles dévastèrent et occupèrent, entre autres, la Pologne, les Etats roumains en cours de formation et la Hongrie. Par différentes raisons – y compris celles concernant à la réplique donnée par les Polonais, les Hongrois, les Roumains, les Allemands, les Sicules, etc. à leurs envahisseurs –, “l'ordre mongole” n'a pas duré, mais la menace de la Horde d'Or est restée actuelle pour l'est de l'Europe Centrale pendant quelques siècles. L'invasion et la menace des Tatares ont découragé et même arrêté pour un certain temps l'extension de l'influence hongroise dans le sud et à l'est des Carpates, ce qui a permis le développement plus rapide des Etats orthodoxes de cette zone. L'offensive sera cependant reprise par la Hongrie au cours du XIVe siècle, sous les Angevins d'origine franco-napolitaine. Ainsi, l'époque de Louis Ier (1342-1382) connut l'effort le plus intense de conversion au catholicisme de nombreux peuples et populations de Hongrie et de ses régions voisines¹². Cependant les résultats de cet effort, qui a été principalement soutenu par le souverain de la Hongrie et a été intensément appuyé par la papauté et par les ordres monastiques (surtout par les franciscains) n'ont pas été à la hauteur des attentes (ce n'est qu'un tiers de la population du royaume qui était devenu catholique), à cause des méthodes brutales utilisées et de l'implication visible du facteur politique. Etre catholique signifiait parvenir sous l'occupation ou sous l'influence hongroise ou perdre son ancienne identité, ce qui n'était pas de nature à attirer les peuples et les populations visés. Cependant une grande partie de l'Europe Centrale fut rattachée, jusqu'au XVIe siècle, aux royaumes de Hongrie et de Pologne ou se trouva sous la souveraineté formelle de ces Etats.

A partir de la fin du XIVe siècle, l'Europe Centrale fut menacée par une nouvelle domination, toujours non chrétienne, pareille à celle mongole de 1241-1242, mais beaucoup plus dangereuse et de longue durée, à savoir la domination ottomane. Vers 1400, les Ottomans avaient assujéti toute la Péninsule Balkanique et ce fait allait être parachévé pendant le siècle suivant. Constantinople, symbole de la civilisation européenne byzantine et “seconde Rome” parvint, en 1453, sous l'occupation des envahisseurs arrivés d'Asie¹³. La Grèce, la Macédoine, la Bulgarie, la Dobroudja, l'Albanie, la Serbie, la Bosnie-Herzégovine, le Monténégro, etc. faisaient partie d'un Etat musulman. C'était le tour de l'Europe Centrale, située au nord du Danube et le long de la vallée moyenne du fleuve. Belgrad, “la clé de la Hongrie”, fut occupé par les ottomans en 1521, l'armée hongroise fut écrasée en 1526 à Mohács et Vienne fut assiégée pour la première fois en 1529. A partir de ce moment et jusqu'au XIXe siècle, “l'ordre ottoman” ou turc (selon l'expression occidentale) s'imposa au centre de l'Europe. La Hongrie tomba sous les coups du sultan Süleyman Kanunî (Soliman le Magnifique) et devint en 1541, en grande partie, pour plus de 150 ans, une province de l'Empire Ottoman. La partie ouest du pays fut occupée par les Habsbourg et la Transylvanie devint Principauté autonome sous la souveraineté du même Empire Ottoman. Tout comme ils avaient repris

l'héritage byzantin dans les Balkans, après avoir occupé Buda les sultans assumèrent l'idée de la grande Hongrie en Europe Centrale, sous leur égide. A partir de ce moment les Turcs n'allaient plus conquérir des pays en Europe (ils allaient annexer seulement des parties de la Valachie, de l'ancienne Hongrie, de Pologne, etc.), mais allaient dominer indirectement certains pays. En Europe, les Principautés Roumaines, la Raguse, le Khanat de la Crimée¹⁴ ont représenté des pays ou des régions autonomes ou quasi-indépendants, qui se trouvaient sous la souveraineté du sultan. Suite à l'avance des armées ottomanes dans les Balkans et surtout vers le Centre de l'Europe, la papauté et d'autres forces ont pris toute une série de mesures de résistance armée et même de libération des pays et des territoires occupés par les islamiques, mesures coordonnées parfois et connues sous le nom de "la croisade tardive" ou "la croisade défensive"¹⁵. Cependant au-delà de ces "croisades" – comme elles étaient appelées par les occidentaux et principalement par la papauté – l'élément fondamental fut représenté par les efforts des peuples et des pays directement menacés par les ottomans. Il est vrai que "la république chrétienne" s'est mobilisée, mais la plupart des fois elle l'a fait de manière insuffisante, de sorte que ces pays ont acquis la conscience d'être "les portes de la Chrétienté". Face à l'adversaire commun et islamique, une certaine solidarité chrétienne centrale européenne s'est forgée, qui a dépassé les différences entre le catholicisme et l'orthodoxie. Il est vrai que les pays catholiques s'assumaient souvent des victoires qui ne les appartenaient pas, car l'effort était souvent commun et parfois conjugué. C'est ce qui fit qu'au XVI^e siècle, siècle héroïque de la résistance anti-ottomane au Moyen Danube, deux princes roumains, un catholique (Iancu ou Ioan de Hunedoara) et l'autre orthodoxe (Etienne le Grand) furent nommés par le pape *athletae Christi*, c'est-à-dire "athlètes de Jésus Christ", en raison de leurs grands mérites pour la défense de "la république chrétienne", à savoir de l'Europe.

A partir de la fin du XVII^e siècle, en dépit d'un nouveau siège sur Vienne en 1683 – échoué, grâce à l'intervention de l'armée de Pologne –, l'Empire Ottoman entra irrémédiablement dans une phase de décadence, remarquée par le prince-écrivain Dimitrie Cantemir. Sur cet arrière-plan se dressa au centre de l'Europe le pouvoir des Habsbourg ou l'Autriche. Les souverains de l'Autriche, les Habsbourg, empereurs romains-allemands par tradition et devenus à un moment donné rois de l'Espagne aussi, se considéraient héritiers des pays de la couronne du St. Etienne, plus précisément à partir du XVI^e siècle, lorsqu'ils s'emparèrent de la Hongrie de nord-ouest. Les prétentions des Habsbourg ne pourront être mises en oeuvre qu'après le siège de Vienne (1683). En quelques décennies l'Autriche parvint donc à "libérer" la Hongrie proprement-dite, la Croatie, la Transylvanie, le Banat, des parties de la Serbie et à s'installer temporairement même en Olténie (nommée *Kleine Walachei*). Vers la fin du XVIII^e siècle, l'Autriche rattacha autant quelques parties de la Pologne (Galicie, Lodométrie, Petite Pologne) qu'un autre territoire roumaine (la Bucovine). S'y ajoutèrent par la suite des provinces du nord

de l'Italie et de la Bosnie-Herzégovine. Ainsi, entre 1700-1918, l'Etat gouverné par les Habsbourg arriva à inclure – intégralement ou partiellement – presque tous les peuples et les populations de l'Europe Centrale: Autrichiens, Tchèques, Slovaques, Allemands et germaniques (Saxons, Souabes, etc.), Hongrois, Roumains, Italiens, Polonais, Ukrainiens, Juifs, Slovènes, Croates, Serbes, Bosniaques (islamiques), Russes, etc. Dans cet empire il n'y avait pas une majorité ethnique de l'élément autrichien ou germanique, mais plutôt une majorité certaine des Slaves, ce qui n'a pas eu de conséquences pratiques immédiates, vu le fait que le monde slave était très hétérogène. Certains peuples et populations, obligatoirement catholiques et protestants, ont cependant été privilégiés par rapport à d'autres: les territoires qu'ils habitaient ont été formellement reconnus comme royaumes, leur élite a été maintenue et cultivée, leurs langues ont été acceptées comme quasi-officielles (par exemple: les Tchèques, les Hongrois, les Croates, les Italiens). Entre 1596-1701, mais surtout après le renforcement des positions autrichiennes dans le centre de l'Europe et suite au déclenchement de la Contre-Réforme, le catholicisme attira de grandes masses orthodoxes, des parties importantes de certains peuples (principalement Ukrainiens et Roumains), des provinces comme la Galicie, la Volynie, la Transylvanie, qui furent toutes convaincues d'accepter la primauté de la papauté dans la perspective d'améliorer leur statut socio-politique. Cependant l'empire resta très hétérogène et à partir du XIXe siècle il devint extrêmement instable. Les éléments d'unité étaient infimes et toujours subminés par les mouvements de libération nationale et par les attaques de l'extérieur. La Prusse (l'Allemagne) et la Russie commencèrent de plus à menacer la stabilité de l'Empire des Habsbourg. Pendant ses 50 dernières années d'existence (1867-1918), cet Etat dans le cadre duquel les minorités formaient en fait la majorité de la population a recouru à un subterfuge: les autorités autrichiennes se sont officiellement associées à l'élite hongroise et ont créé un empire bicéphale, austro-hongrois, mais où les nations dominantes sont restées toujours minoritaires (les Autrichiens et les Hongrois ne représentaient même pas la moitié de la population). Tant que le gouvernement s'est trouvé à Vienne l'on peut parler d'un certain équilibre dans l'exercice du pouvoir et même d'une certaine stabilité. La bipolarisation de l'Etat a cependant fait que l'est de l'Europe Centrale arrivât sous la domination de Budapest (plus de cinq millions de Slaves – Slovaques, Croates, Serbes, Ukrainiens –, trois millions de Roumains, deux millions d'Allemands, des centaines de milliers de Juifs et d'autres), ce qui créa de grands déséquilibres et même des conflits¹⁶. Dans le cadre de l'empire dualiste, la Transleithanie (la Hongrie) se superposait en grand sur l'Etat médiéval de la couronne de Saint Etienne, ce qui a incité tout le temps l'esprit nationaliste hongrois nobiliaire et l'orgueil élitair et a accentué la politique dure de dénationalisation (de magyarisation). L'apogée en a été vers 1896 – la fête du "millénaire" (1000 ans depuis l'arrivée des Hongrois en Pannonie) –, ce qui a renforcé la lutte d'émancipation nationale. Sur le fond des événements de la fin de la Première Guerre Mondiale, cette lutte est devenue plus acerbe, conduisant à de grands mouvements populaires et à la dissolution de la monarchie bicéphale. Sur ses ruines et celles des autres empires se sont

formés en 1918 les Etats nationaux unitaires en Pologne, Roumanie, Hongrie, Autriche, ou les Etats de confédération slave, comme la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie (quelques-uns ayant un pourcentage relativement élevé de minorités ethniques). Les traités de paix des années 1919-1920 n'ont fait que confirmer en grand ce que les nations avaient décidé en 1918. L'Europe Centrale de l'entre-deux-guerres n'a pas été une société parfaite; elle a connu des conflits politiques aigus, principalement suite à l'exacerbation du révisionnisme, mais elle a démontré la vitalité de certains Etats avec régimes démocratiques, tels la Tchécoslovaquie, la Pologne ou la Roumanie.

La fin de la période de l'entre-deux-guerres et les années de la deuxième guerre ont de nouveau polarisé le monde européen et ont fait du centre du continent une zone d'occupation ou d'influence allemande (Mitteleuropa)¹⁷: l'Autriche, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie, la Yougoslavie, etc. ont été soit occupées par le Reich, soit associées (le plus souvent par la force) à celui-ci. Après la guerre, "l'ordre allemand" a été remplacé dans cette zone, pour presque cinq décennies, par "l'ordre soviétique", ce qui a fait que l'Europe Centrale fut nommée l'Europe de l'Est. D'ailleurs, en 1990, Zbigniew Brzezinski disait clairement: "A présent, l'Europe de l'Est est de nouveau l'Europe Centrale, ce qu'elle a toujours été du point de vue historique, culturel et philosophique"¹⁸.

Suite à ces avatars, qui ont signifié presque un millénaire d'expérience historique, quelques conclusions s'imposent:

1) L'Europe Centrale n'est pas une entité géographique précisément délimitée, elle est une entité de civilisation, basée sur le destin commun des nations qui la composent. Ces nations sont en grand celles comprises entre l'extrémité méridionale de la Mer Baltique et le nord de la Mer Adriatique et entre l'est de la Mer Baltique et le littoral d'ouest de la Mer Noire. Cette zone fait la liaison entre l'Europe Occidentale, Septentrionale et Méditerranéenne et le monde slave, oriental, en espèce russe, un monde immense, quasi-connu et partiellement européen. La Russie est une structure immense qui s'étend jusqu'à l'Oural; sous aspect géographique elle fait donc partie de l'Europe Orientale, mais comme civilisation elle représente l'Eurasie¹⁹. Par conséquent, les Polonais, les Tchèques, les Roumains, les Hongrois, etc. se sentent loin de ce monde russe, extrêmement profond du point de vue culturel, mais différent comme mentalité, idéaux, mode de concevoir la vie. La personnalité de l'Europe Centrale s'est en grand forgée en rapport avec les dangers venus de l'Est, de l'Asie: d'abord les grandes migrations, surtout les Tatares, ensuite les Ottomans (qui, bien que venant du Sud, étaient originaires d'Asie et étaient alliés aux Tatares), troisièmement les Russes (qui, à partir de Pierre le Grand, ont accéléré l'expansion dans la zone comprise entre la Mer Baltique et la Mer Noire, occupant des territoires polonais, roumains, estoniens, lettons, lituaniens, etc.) et, finalement, les soviétiques (qui, sous la forme de l'idéologie communiste, ont instauré une dictature de type orientale). Les immixtions de l'Occident n'ont pas été plus douces non plus (voir, par exemple, l'intolérance confessionnelle médiévale ou "l'ordre" imposé par Hitler), mais

les coups durs venus récemment de l'Est et les discordances économiques (la prospérité de l'Occident par rapport au marasme soviétique et post-soviétique) ont marqué à jamais l'orientation pro-occidentale de la plupart des peuples de cette zone. Si pendant le III^e millénaire le continent se veut quasi-unifié sous aspect économique, culturel, etc. jusqu'à l'Oural, le pont de liaison dans la réconciliation de l'Occident avec le monde russe devra être toujours l'Europe Centrale.

2) N'étant pas homogène du point de vue ethnique et confessionnel, l'Europe Centrale a dû souvent subir des expériences douloureuses de dénationalisation et de conversion religieuse, qui n'ont pas donné les résultats escomptés, ont divisé les nations et ont vainement attenté à la spécificité de cette zone.

3) L'occupation et la subordination des pays de l'Europe Centrale par une puissance de cette zone ou des zones voisines se sont avérées complètement non viables et contre-productives. Outre le pouvoir ottoman (d'origine non européenne) qui a influencé, par la conquête ou par la domination indirecte, principalement entre les deux sièges de Vienne (1529-1683), l'espace de l'Europe Centrale, la solution hongroise (XI^e-XVI^e siècles) et celle autrichienne (XVII^e-XIX^e siècles) sont cependant restées fondamentales pour l'expérience de ce territoire – avant la Première Guerre Mondiale. La réunion de ces deux héritages a conduit à l'apparition d'une solution hybride, anachronique et éphémère (1867-1918), avec des prolongements nostalgiques au sein de certains cercles jusqu'à présent.

4) L'existence de la Hongrie médiévale (XI^e-XVI^e siècles) – Etat multinational et pluriconfessionnel – s'est caractérisée à partir du XIV^e siècle par une politique d'uniformisation des structures tellement hétérogènes du royaume, par l'assimilation en grand de l'élite des peuples assujettis, par l'affirmation du catholicisme comme religion officielle (bien que deux tiers de la population fût non catholique). Les confessions protestantes (calvinisme, luthéranisme, unitarianisme) ont été adoptées aux XVI^e-XVII^e siècles par de nombreux anciens catholiques et – après une période plus mouvementée – sont devenues "religions reçues". L'orthodoxie est restée non officielle ("tolérée") et ses adeptes ont continué à être considérés comme habitants de second ordre. La reprise de l'héritage hongrois par la dynastie des Habsbourg (formellement après 1541 et effectivement après 1683) n'a pas trop changé les choses, vu le fait que dans des territoires tels la Slovaquie, la Croatie, la Transylvanie, la Voïvodine ou l'Ukraine Sous-carpatique c'était toujours la noblesse de langue et de mentalité hongroise qui a dominé. La tentative des despotes éclairés du XVIII^e siècle – notamment Joseph II (1765-1790) – de changer les choses dans le sens de la modernisation des structures d'origine médiévale s'est confrontée à l'opposition acerbe de cette noblesse qui a annulé vers 1790 presque toutes les réformes. Tout de même, la monarchie autrichienne a représenté un important facteur d'équilibre dans cette région.

5) L'Europe Centrale ne peut pas trouver dans le passé de modèles viables d'intégration et d'unité, car ceux-ci ont été basés sur la force et ont été donc inéquitables,

avantageant visiblement les uns et conduisant à la sujétion des autres. Ni les tendances de découper des parties de l'Europe Centrale et de les rattacher soit à l'Occident, soit à l'Orient n'ont pas eu de chances de succès. L'annexion de la Hongrie et de la Pologne médiévales à la traîne de l'Occident catholique a été faite sans tenir compte des millions d'orthodoxes de ces royaumes. L'occupation de la Bessarabie par la Russie tsariste en 1812 a eu lieu en dépit de la langue parlée par les Roumains habitant ce territoire, en dépit de toute leur tradition. La division de la Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse à la fin du XVIIIe siècle n'a fait qu'accroître les dissensions et accentuer le mouvement d'émancipation, conduisant, après environ 150 ans, à la reconstitution de l'Etat polonais. Le Moyen Age – d'où provient la solution hongroise d'"intégration" et d'"unification" de l'Europe Centrale, solution prolongée, avec de petits ajustements, jusqu'en 1918 – ne connaissait pas les notions de justice sociale, démocratie, droits de l'homme et des Etats ou des nations, mais celles de soumission, hiérarchie, suzeraineté et vassalité. Ces principes ont fonctionné pendant des centaines d'années, pour devenir ensuite anachroniques. Les solutions fédératives, expérimentées aux XIXe-XXe siècles et modernisées formellement, n'ont plus été acceptées après 1989, en leur préférant le principe national. Celui-ci ne résout non plus automatiquement les problèmes, mais il faut remarquer que presque dans tous les pays de l'Europe Centrale (Tchéquie, Pologne, Roumanie, Hongrie, Slovénie, etc.) les nations qui ont donné le nom de ces pays représentent environ 90% de la population ou même davantage. Est-ce que cela signifie que l'expérience du passé est complètement caduque? Evidemment, non! Ce sont les solutions politiques et confessionnelles venues du haut et du dehors qui le sont, car elles n'ont pas tenu compte des choix des protagonistes de cette zone. A part cela, le passé offre aussi la clé des problèmes du présent et l'historisme est très fort en Europe Centrale. Depuis plus de mille ans, les peuples tchèque, slovaque, hongrois, roumain, polonais, slovène, grec, bulgare, croate, serbe, albanais, etc. vivent ensemble, dans le voisinage. Ils partagent et ont partagé de nombreux idéaux communs, ont acquis des mentalités similaires, leur création culturelle interfère, etc. L'Europe Centrale n'est ni slave, ni romane, ni finno-ougrienne, ni catholique, ni orthodoxe, ni protestante, mais multiethnique, pluriconfessionnelle et pluriculturelle, formée d'Etats égaux. Dans cet espace chaque nation veut avoir sa propre place, être digne, sans qu'il y ait des favorisés ou des méprisés. Il n'y a pas de grandes puissances dans cette région, mais les puissances du monde, qui décident du sort de la planète, doivent tenir compte, ne fût-ce que partiellement et parfois, de la volonté des nations de l'Europe Centrale.

6) Les spéculations relatives à la division historique irrémédiable de l'espace de l'Europe entre le monde catholique et protestant, d'une part, et le monde orthodoxe, d'autre part, avec l'existence d'une faille qui divise les nations, etc., fait renaître des hypothèses et des solutions caduques, infirmées par la réalité. Les essais d'Arnold Toynbee (*Study of History*) et surtout de Samuel Huntington (*Clash of Civilisation*), dans lesquels ils affirment que le monde est divisé selon des critères principalement philosophico-

religieux, sont des reconstitutions ingénieuses, qui ont acquis une certaine signification pour le passé, mais qui ont pour le monde d'aujourd'hui plutôt une valeur théorique. Celui qui s'imagine qu'être luthérien à Riga, catholique à Cracovie, baptiste à Brno, d'une part, et orthodoxe à Iassy, à Lvov ou à Athènes, d'autre part, représente des situations complètement opposées, incompatibles avec cette fin de millénaire, se trompe. Être habitant de Moscou ne signifie pas essentiellement autre chose, avec la réserve que Moscou est le centre d'une puissance nucléaire, ayant des velléités de domination mondiale et la nostalgie d'un empire qui dirigeait autrefois le monde de Pacifique au Moyen Danube.

7) Jusqu'au XXe siècle, les peuples de l'Europe Centrale n'ont pas été généralement sollicités à décider de leur sort. C'est ce qui explique l'existence de tant d'hégémonies – allemande, hongroise, turque, autrichienne ou austro-hongroise – dans cette région. La dernière domination, à savoir celle soviétique, a été peut-être la plus brutale et a été réalisée par des solutions de coulisses, contre la volonté des nations. De nos jours, ces nations – la plupart d'entre elles – se prononcent fermement et consciemment pour une réintégration – selon des principes équitables – au monde occidental, avec la préservation de l'individualité (entité) multiculturelle de leur région²⁰. C'est une chance historique unique, que les facteurs responsables ne doivent pas et n'ont pas le droit de gaspiller. Cette solution repose sur l'expérience du passé et sur les nécessités pratiques du moment. L'histoire ne se répète jamais identiquement, mais certains de ses faits, surtout ceux répréhensibles, passés à des époques différentes, ressemblent beaucoup. C'est un signe que le sommeil de la raison peut vraiment créer des monstres.



Notes

¹ Erich Zollner, *Istoria Austriei*, I, București, 1997, p. 10.

² Oscar Halecki, *The Millenium of Europe*, [New York, 1963], p. 3.

³ *Ibidem*, passim.

⁴ Pour la dichotomie européenne voir les remarques pertinentes de Frederick Hertz, *Nationality in History and Politics. A Study of the Psychology and Sociology of National Sentiment and Character*, New York, 1944 et chez Dimitri Obolensky, *Nationalism in Eastern Europe in the Middle Ages*, dans *Transactions of the Royal Historical Society*, 5e série, vol. 22, 1971.

⁵ Gyula Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, p. 114.

⁶ Ioan-Aurel Pop, *The Ethno-confessional Structure of Medieval Transylvania and Hungary (9th - 14th Centuries)*, Cluj-Napoca, 1994, pp. 29-42.

⁷ Gheorghe I. Brătianu, *An Enigma and a Miracle of History: the Romanian People*, București, 1996, passim.

⁸ Ioan-Aurel Pop, *Romanians and Hungarians from the 9th to the 14th Century. The Genesis of the Transilvanian Medieval State*, Cluj-Napoca, 1996, pp. 13-53.

- ⁹ Voir aussi Elena Zamfirescu, *Central Europe: between History and Taxonomy*, dans *Central European Issues. Romanian Foreign Affairs Review*, vol. I, 1995, nr. 1, pp. 112-127.
- ¹⁰ Voir Geoffrey Barraclough, *The Origins of Modern Germany*, Oxford, 1972, pp. 46-352.
- ¹¹ Șerban Papacostea, *Români în secolul al XIII-lea. Între cruciată și Imperiul Mongol*, București, 1993.
- ¹² Idem, *Geneza statului în evul mediu românesc. Studii critice*, Cluj-Napoca, 1988, pp. 76-96.
- ¹³ Steven Runciman, *Căderea Constantinopolului – 1453*, București, 1971.
- ¹⁴ Călin Felezeu, *Statutul principatului Transilvaniei în raporturile cu Poarta Otomană (1541-1688)*, Cluj-Napoca, 1996, pp. 69-119.
- ¹⁵ Florentina Căzan, *Cruciadele. Momente de confluență între două civilizații și culturi*, București, 1990, pp. 167-223.
- ¹⁶ Pour une vision idyllique et nostalgique sur l'Autriche-Hongrie, conçue comme facteur de stabilité, voir Moritz Csaky, *L'Europe Centrale et la déphralisation des sociétés (1918-1945)*, dans *Revue d'Europe Centrale*, tome II, 1994, no. 2, pp. 141-144.
- ¹⁷ Voir Henry Cord Meyer, *Mittleuropa in German Thought and Action – 1915-1945*, Hague, 1955 et Jacques Droz, *L'Europe Centrale. Evolution historique de l'idée de "Mittleuropa"*, Paris, 1960.
- ¹⁸ Teodor Meleșcanu, *The National Security of Romania – Priorities and Legitimate Concerns*, dans *Central European Issues. Romanian Foreign Affairs Review*, vol. I, 1995, no. 1, p. 20.
- ¹⁹ Nikita Mikhalkov, *Noi suntem din Euroasia*, dans *Lettre internationale*, București, no. 6, l'été 1993, p. 19.
- ²⁰ Voir Adrian Pop, *Romania and the Central European Project*, dans *Central European Issues. Romanian Foreign Affairs Review*, vol. III, 1997, no.1, pp. 63-74.